

Édition française

Tous droits de reproduction réservés

Neuchâtel (Suisse)

Février 2002

LA VIE DE MAURICE ZUNDEL EN RELATION AVEC SA PENSÉE

Panneau	Vie	Dates	Pensée
1	Titre		L'homme passe l'homme
2	Enfance	1897	Le mystère de la naissance
3	Famille/Ecoles	1903	L'oecuménisme
4	L'ami apprenti	1911	Les problèmes sociaux
5	Vocation	1911	L'amour virginal
6	« Les Amis de la Nature »	1912	L'amour de la science
7	Einsiedeln	1913-1915	Le silence et l'intériorité
8	Prêtre	1919	Révéler l'homme à l'homme
9	Genève	1919-1925	La découverte de Dieu
10	Rome	1925-1927	La mission de l'homme
11	Exil-Charenton	1927	La pauvreté et saint François d'Assise
12	Paris	1928-1929	L'Eglise, demeure de l'Esprit
13	Londres	1929-1930	Le respect de la dignité de l'homme
14	La Tour-de-Peilz	1930-1933	La morale de la personne
	Neuilly	1933-1937	
15	Jérusalem	1937-1938	La Révélation biblique
16	Bex	1939	La connaissance et la vérité
17	Le Caire	1939-1945	Le Dieu unique et la Trinité
18	Ouchy-Lausanne	1946-1975	L'énigme du mal
19	Vatican	1972	L'inviolabilité de la personne
20	Décès	1975	Entrer dans la lumière
21	Rayonnement et témoignages		
22	La passion des livres		
23	L'expérience de l'art		
24	Le silence créateur		
25	Chronologie de la vie et de l'œuvre de Maurice Zundel		

LISTE DES ABREVIATIONS

Pour les références bibliographiques apparaissant souvent :

C. LUCQUES, <i>Maurice Zundel. Esquisse pour un portrait</i> , Paris, Médias-paul/Éditions Paulines, 1986	CL-EP
C. LUCQUES, <i>Maurice Zundel dans la nostalgie de l'éternelle beauté</i> , Sainte-Foy (Québec), Ed. Anne Sigier, 1991	CL-NEB
G. VINCENT, <i>La liberté d'un chrétien. Maurice Zundel</i> , Paris, Cerf, 1979	GV-LC
M. DONZÉ, <i>Maurice Zundel ou l'ami du silence</i> , Chiry-Ourscamp, Editions du Serviteur, 1990	MD-AS
M. DONZÉ, <i>L'humble présence. Inédits de Maurice Zundel</i> , tome I, Genève, Ed. du Tricorne, 1986	MD-HP
M. DONZÉ, <i>La pauvreté comme don de soi. Essais sur Maurice Zundel</i> , Paris/Saint-Maurice, Ed. du Cerf/Ed. Saint-Augustin, 1997	MD-PDS
M. DONZÉ, <i>La pensée théologique de Maurice Zundel. Pauvreté et libération</i> , Genève, Ed. du Tricorne/Ed. du Cerf, 1980-81	MD-PT
M. DONZÉ, <i>Témoin d'une présence. Inédits de Maurice Zundel</i> , tome II, Genève, Ed. du Tricorne, 1987	MD-TP
R. HABACHI, <i>Quatre aspects de Maurice Zundel</i> , (Prosôpon), Paris, Cariscript, 1992	RH-QAMZ
M. ZUNDEL, <i>Conférences au Carmel de Matarieh au Caire (Années 1967, 1969 et 1972)</i>	CM
M. ZUNDEL, <i>Hymne à la joie</i> , (Points d'appui), Paris, Les Editions Ouvrières, 1965	HJ
M. ZUNDEL, <i>Itinéraire</i> , (Idées et christianisme), Paris, La Colombe/Éditions du Vieux-Colombier, 1947	It.
M. ZUNDEL, <i>Ouverture sur le vrai</i> (inédit), Paris, Desclée, 1989	OSV
M. ZUNDEL, <i>Le poème de la Sainte Liturgie. Adaptation par Dieudonné Dufrasne</i> , (Goûtez et voyez 3), Mame/Éditions du Moustier, 1991	PSL
M. ZUNDEL, <i>Quel homme et quel Dieu. Retraite au Vatican</i> , Saint-Maurice (Suisse), Editions Saint-Augustin, 1995	QHQD
M. ZUNDEL, <i>Recherche du Dieu inconnu</i> (Nouvelle édition), Association des Amis de Maurice Zundel, 1986	RDI
M. ZUNDEL, <i>Recherche de la personne</i> . Revu et annoté par M.-F. Moos, O.P., (Nouvelle édition), Paris, Editions Desclée, 1990	RP
M. ZUNDEL, <i>Un autre regard sur l'homme. Paroles choisies par Paul Debains</i> (Lumière. Série Paroles de Lumière), Paris, Le Sarmant/Fayard, 1996	UARH

NEUCHATEL 1897

« Je suis né dans une petite ville de Suisse appelée Neuchâtel. La ville est située près d'un lac plein de poésie et dans un pays admirable. »

(CM, février 1967, p. 5)

« Ma grand-mère maternelle était protestante et c'est elle, je pense, qui m'a le plus influencé dans toute ma vie. Ma mère, très travailleuse, a été élevée dans le catholicisme le plus fermé que l'on puisse imaginer. Mon père était de Suisse allemande, d'un catholicisme extrêmement vague, mais admirablement fidèle à ses pratiques religieuses grâce sans doute, en partie, à ma mère... »

(CM, février 1967, p. 5, et mai 1969, p. 16)

Zundel naît dans un milieu très simple. Son père, Wilhelm, était fonctionnaire des postes. Sa mère, Léonie née Gauthier, travaillait à la maison. Sa grand-mère l'a beaucoup marqué, parce qu'elle avait un sens de Dieu très intérieur et authentique qui différait des pratiques formelles de beaucoup. Elle avait aussi un souci très concret des pauvres.

« Il y a du divin dans l'amour ; il faut le découvrir. »

(RDL, p. 187)

« Dieu n'est pas moins Mère que Père. »

(Cité dans CL-EP, p. 182)

« Vous vous rappelez toutes, si vous êtes mère, ce premier cri de votre enfant : “Maman”. Dans ce mot, un petit enfant met toute sa confiance, tout son amour. Pour lui, sa mère, c'est celle qui ne peut pas le tromper, ni le décevoir. Cette exigence de l'enfant, quel merveilleux évangile, comment ne pas exaucer cette prière que vous lisez dans son regard ? »

(MD-TP, p. 139)

« Aussi bien, tout le prix de l'enfant qu'une jeune mère tient dans ses bras, n'est-ce pas ce qu'elle perçoit - à travers ce petit corps si transparent pour son coeur - du rayonnement de l'âme et du mystère divin qui s'accomplit en elle ? »

(MD-TP, p. 149)

La naissance donne à méditer sur l'amour des parents. Ils perçoivent que dans cette nouvelle personne venue au monde, il y a plus qu'eux-mêmes. L'enfant est plus qu'un assemblage nouveau de chromosomes. Il est le mystère d'une vie originale, d'une création nouvelle. En ce sens, l'amour des parents donnant vie contient quelque chose de divin.

La naissance ouvre encore à un autre chemin de réflexion. Le petit enfant est totalement déterminé. Il n'a rien choisi, ni son corps, ni son sexe, ni son milieu social. La question est de savoir comment devenir un homme, une femme libre à partir de ces déterminismes. Qu'ils ne soient pas une contrainte que l'on subit, mais un tremplin vers la liberté. Car l'enjeu de la vie est le passage d'un moi prédéterminé à un moi libre et assumé.

NEUCHATEL 1903-1907

« *Mon père décida - j'avais un frère et deux soeurs - de nous mettre à l'école communale.* »

(CM, février 1967, p. 6)

« Mes maîtres étaient des protestants convaincus, pratiquants et honnêtes mais aussi bienveillants et intelligents et, dans l'ensemble, tout à fait admirables. Evidemment, je ne pouvais respirer le protestantisme de cette atmosphère sans y gagner un sens critique de tout ce qui, dans le catholicisme, n'est pas du pur Evangile. »

(CM, février 1967, pp. 6-7)

A cause de ce contact étroit avec ses professeurs et camarades protestants, Zundel acquit très vite un sens aigu de l'écoute de l'autre dans sa différence, un sens du dialogue et de l'oecuménisme. De l'oecuménisme, il aura une vision très intérieure. Les hommes, les religions, les confessions se rejoindront dans l'unité par la profondeur de l'être, dans ce dialogue intime où - pour le croyant qu'il est - le Dieu de Jésus-Christ est présent et devient la source de toute unité vraie.

« *Notre Seigneur est l'oecuménisme en personne.* »

(M. ZUNDEL, Conférence à la clinique Bois-Cerf à Lausanne, 12 mai 1973)

« Nous offrons le dialogue aux communistes - oui, mais bien sûr nous répudions l'athéisme, etc. Nous offrons le dialogue aux non-chrétiens, mais bien sûr nous ne cesserons pas d'affirmer la nécessité de Jésus-Christ. Nous offrons le dialogue à nos frères chrétiens non-catholiques, mais bien sûr nous ne cesserons de proclamer la nécessité de Pierre. Et finalement tous ces cercles qui vont en s'élargissant, en s'éloignant de Rome, gravitent pourtant autour de Rome, autour de la primauté de Pierre parce que c'est là l'institution divine et qu'on ne peut pas demander moins à un souverain pontife que de croire à la primauté de Pierre dont il occupe la chaire et, sans aucun orgueil, sans aucune étroitesse du coeur ou d'esprit, en toute bonne foi et dans une volonté passionnée de dialogue, on rend le dialogue pratiquement inefficace parce que, s'il est entendu que vous m'acceptez, moi communiste, mais que déjà d'avance vous condamnez mon athéisme ; si vous m'acceptez, moi non-chrétien, bouddhiste ou shintoïste, mais si d'avance le Christ est nécessaire dans votre affirmation ; si vous m'accueillez, moi orthodoxe ou protestant, mais que d'avance vous ne pouvez pas imaginer l'Eglise sans la primauté de Pierre, le dialogue est déjà impossible puisque, finalement, il n'y a qu'une position, c'est la vôtre. »

(MD-TP, p. 25)

« Nous avons le devoir d'exister universellement, le devoir d'exister pour tous. Tous sont compris dans cet amour sans frontières, non pas pour se trouver limités ou pour renoncer à leurs modes de vivre et de penser, mais pour les dépasser. »

(UARH, p. 270)

En fait, pour Zundel, en tant que chrétien, être oecuménique, c'est vivre un amour universel, respectueux de tous les hommes dans leurs plus nobles aspirations, à l'image et dans la force de Jésus-Christ qui eut lui-même un coeur universel, puisqu'il est venu manifester l'Amour de Dieu pour l'humanité entière.

NEUCHATEL 1911

« *Tu connais le Sermon sur la Montagne ?* »

(CM, février 1967, p. 7)

« Un grand événement s'est produit autour de ma quinzième année : la rencontre avec un ami protestant, apprenti mécanicien qui habitait la même maison que moi. Il lisait, entre autres, les livres de Victor Hugo et de Pascal. Il a été le premier à me faire goûter l'Evangile et il a eu sur moi une énorme influence. Un jour, il me demanda : “Tu connais le Sermon sur la Montagne ?” Et moi plein de confusion, j'ai répondu que non. Alors ce garçon m'a lu le Sermon sur la Montagne avec un accent si pénétrant, si personnel, si convaincu que j'en étais bouleversé. L'Evangile devint pour moi la voix de Quelqu'un, la voix d'un ami. »

(CM, février 1967, p. 7)

Ce même camarade ne put poursuivre les études qu'il rêvait de faire, du fait que ses parents manquaient de moyens financiers. Ce fut pour Zundel comme un scandale. Il ne pouvait accepter qu'un homme ne puisse réaliser son désir le plus profond et le plus vrai à cause d'une répartition des biens trop inégale. Dès lors, Zundel fut très sensible à la justice sociale. Pour lui, elle consiste essentiellement à offrir à chaque homme les conditions pour s'accomplir aussi pleinement que possible. Dans cette perspective, Zundel écrivit des articles très inhabituels sous la plume d'un prêtre au début du siècle : pour le suffrage féminin, pour les vacances payées, pour un salaire décent à offrir aux artistes, pour un partage du travail permettant de résorber le problème du chômage. Pour lui, c'était une manière de dire de façon concrète les intuitions du Sermon sur la Montagne.

« *Le droit de propriété c'est un espace de sécurité pour devenir un espace de générosité.* »

(Cité dans MD-PT, p. 298)

« J'ai reçu ma plus profonde leçon de sociologie d'une femme pauvre qui me disait : “Je ne demande qu'à prier et à méditer ; mais comment voulez-vous que je le fasse ? J'ai cinq enfants et mes marmites sont vides !... Je peux remettre ma méditation à demain, mais mes enfants, quand ils rentrent de l'école, il faut qu'ils trouvent la table mise.” J'ai compris que cette femme - d'ailleurs très noble, qui ne demandait précisément qu'à vivre d'une vie intérieure, qui avait le sens des valeurs les plus profondes - j'ai compris que ce qu'elle réclamait, c'était un espace de sécurité qui lui permette de faire d'elle-même un espace de générosité. Et il m'a semblé que je tenais là la formule même du droit de propriété : un espace de sécurité qui assure un espace de générosité. »

(MD-TP, p. 153)

« Je ne connais rien de plus révélateur sur la racine même du droit que ce mot : “La grande douleur des pauvres, c'est que personne n'a besoin de leur amitié.” Donc, cette personne considérait que l'expression fondamentale d'un être humain, c'est le pouvoir d'aimer, le pouvoir de se donner gratuitement, de se donner en pure générosité, parce que, justement, c'est à ce moment-là qu'éclate toute la grandeur et toute la noblesse d'un être. »

(MD-TP, p. 152)

NEUCHATEL 1911

« Je me trouvais à l'église rouge lorsque tout d'un coup, j'ai senti une présence. »

(CM, février 1967, p. 8)

« C'était quelque chose de mystérieux... il n'y avait pas de vision, bien entendu... mais quelque chose d'intérieur qui ne souffrait aucune espèce de résistance... J'ai eu la certitude que ma vie était dans ce sillage... »

(UARH, p. 19)

Cette rencontre fut décisive pour la vie de Zundel. Il eut le sentiment de converser du coeur au coeur avec la Vierge Marie. Elle lui apprit au milieu même de son adolescence que l'amour le plus vrai est virginal. Le sens de ce mot qui sonne vieillot n'est pas d'ordre physique. Il signifie simplement que l'amour vrai n'est pas possessif. Il est une offrande, un don, un partage.

C'est à ce moment-là que Zundel décide de faire de toute sa vie un don. Pour lui, ce don prend la forme concrète d'une vocation à devenir prêtre.

« Je crois en la virginité de l'amour. Je crois à la communion de lumière où les personnes réciproquement s'engendrent et se reconnaissent »

(Cité dans MD-PT, p. 290)

« Il est évident qu'on ne peut entrer dans l'amitié des autres qu'avec un esprit de désappropriation. Si on ne veut pas être un piège pour eux ou s'exposer à ce qu'ils deviennent un piège pour soi, il faut nécessairement créer cette distance de respect et de désappropriation qui est la seule manière d'accomplir ou de réaliser une proximité absolue. »

(MD-TP, p. 140)

« Il y a parfois dans l'amitié des heures où on atteint au suprême dépouillement. On n'a plus rien à dire parce qu'on est devenu si intérieur l'un à l'autre qu'aucune parole n'est plus apte à traduire une telle unité. Les âmes se touchent par le fond, comme réduites au centre où elles coïncident. La même lumière les rend diaphanes l'une à l'autre, le même esprit les identifie dans une commune respiration, la même grâce les affranchit de leurs limites. »

(MD-TP, p. 141)

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour soeur l'eau fort utile, humble, précieuse et chaste », chante saint François d'Assise. L'eau a la propriété de s'écouler dès qu'elle le peut, de pénétrer la terre et de la féconder. En ce sens, elle est comme un symbole du don gratuit. C'est pourquoi saint François la dit chaste. Elle est la figure de l'amour virginal : un amour qui s'offre sans vouloir posséder, un amour qui respecte la liberté de l'autre et lui donne espace, un amour (une amitié) qui ouvre à la lumière. Pour Zundel, c'est la vraie figure de l'amour, parce qu'elle est à la fois respectueuse de l'autre et créatrice de communion.

NEUCHATEL 1912

« *Au collège, nous étions tous très liés et faisons partie d'un club qui existe toujours : "Les Amis de la Nature".* »

(Notices biographiques dictées par Maurice Zundel à sa secrétaire, Monique Vincent, p. 41)

« Chacun de nous était baptisé à la Pierre-à-Bot, qui est une grosse pierre dans une forêt du Jura neuchâtelois. Tous les totems étaient tirés du *Roman de Renart*. Le mien était Thiècelyn (le corbeau).

Les séances comportaient une partie sérieuse, constituée par une recherche dont un membre rendait compte ainsi que d'une partie récréative de très bonne camaraderie : (nous buvions du thé, faisons des excursions sur le terrain, etc.).

Un des thèmes de discussion amorcé par Gustave JUVET qui était à l'époque un grand lecteur de LE DANTEC, était le transformisme auquel j'opposais les arguments de FABRE, le célèbre entomologiste, qui fut la première grande admiration de Jean ROSTAND. Mais le plus calé de nous tous était Jean PIAGET qui, lui, nous parlait de mollusques. A l'âge de quinze ans, il était déjà un maître en malacologie, un savant remarquable. »

(Notices biographiques dictées par Maurice Zundel à sa secrétaire, Monique Vincent, p. 41)

« *Zundel fut fasciné toute sa vie par une passion de la science. Il consuma ses nuits à lire, dans le texte original, les oeuvres scientifiques les plus austères et les plus difficiles. Dans la palette des expériences humaines, la science constitue pour Zundel, avec l'art et la prière, une voie privilégiée pour la construction de l'homme.* »

(J. NEIRYNCK, « Connaissance scientifique et vérité de Dieu », in *Regards croisés sur Maurice Zundel, Actes du Colloque à l'occasion du centenaire de la naissance de Maurice Zundel*, Neuchâtel, 24-25 janvier 1997, Paris/Saint-Maurice, Ed. du Cerf/Ed. Saint-Augustin, 1997, p. 91)

« *La science est une forme de vie spirituelle.* »

(OSV, p. 71)

« *C'est pourquoi elle dépasse infiniment les résultats utiles qui peuvent en découler. Ses visées sont toutes intérieures, ses succès se mesurent à l'enrichissement de la pensée. Elle s'achève dans le silence et se consume dans la solitude.* »

(OSV, p. 24)

« La science est inséparable du savant. La vérité est en elle dans la mesure où la vérité vit en lui. Toutes les formules, en effet, toutes les techniques peuvent s'apprendre : la vérité se vit. »

(OSV, p. 51)

Zundel n'a pas saisi les occasions de rencontrer personnellement Einstein, Gaston Bachelard ni Jean Rostand. C'est dans le silence de la lecture qu'il dialogua avec leur pensée.

(CL-EP, p. 98)

Témoignage d'Einstein : « La plus belle et la plus profonde émotion que l'on puisse expérimenter est la sensation mystique. C'est la semence de toute science véritable. Celui à qui cette émotion est étrangère, qui n'a plus la possibilité de s'étonner et d'être frappé de respect, celui-là est comme s'il était mort [...]. L'expérience religieuse cosmique est la raison des plus fortes et des plus nobles recherches scientifiques [...]. Cette profonde conviction sentimentale de la présence d'une raison puissante et supérieure se révélant dans l'incompréhensible univers, voilà mon idée de Dieu ».

(L. BARNETT, *Einstein et l'univers*, Paris, 1968, (idées NRF), pp. 163-164, cité dans MD-PT, p. 71)

Bachelard se demande à quelle lumière on s'aperçoit que l'on a compris. Et il répond : « A une clarté indicible qui met en notre raison sécurité et bonheur. Ce bonheur intellectuel est la marque première du progrès. »

(G. BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, 1937, p. 179, cité dans MD-PT, p. 71)

Jean Rostand écrit un hymne passionné à la vérité : « Par quoi l'homme de science serait-il porté, soutenu, si ce n'est par l'étrange passion de connaître ? » Il a le culte de la vérité en soi.

Il l'aime et la sert « avec une dévotion sans scrupule ». Il ne supporte pas que l'on puisse l'altérer. Il sait « qu'elle est ardue, qu'elle est fragile ». « Amour de Ce qui est et simplement parce que Cela est ! Amour et non simple curiosité... Car il pense que ce qui est passe tout le langage humain et qu'il y a plus de sens, plus de grandeur et de poésie dans ce petit verbe que dans les plus majestueuses épithètes. »

(J. ROSTAND, *Peut-on modifier l'homme ?*, Paris, 1956, pp. 145-147, cité dans MD-PT, pp. 71-72)

EINSIEDELN 1913-1915

« *Par bonheur, j'ai eu l'heureuse inspiration d'aller en Suisse allemande, au collège de l'Abbaye bénédictine d'Einsiedeln.* »

(CM, février 1967, p. 9)

« Pendant ces années, j'étais extrêmement heureux. Je pense que j'y serais resté, tellement j'y ai respiré cette vie monastique, cette régularité parfaite, cette liturgie, ce silence et ce recueillement, si les circonstances n'avaient pas obligé à évacuer tous les étudiants français. C'est la patrie de mon esprit et je suis resté oblat de Saint Benoît, sous le nom de frère Benoît. »

(CM, février 1967, p. 9)

« *Le tumulte exile le Verbe.* »

(MD-TP, p. 167)

« *Les êtres qui aiment profondément sont des êtres de silence.* »

(MD-TP, p. 166)

« Nous sommes au commencement du monde, toujours au commencement de la création. Chaque battement de notre coeur peut susciter une nouvelle étoile ; chaque battement de coeur peut susciter une liberté encore endormie ; chaque battement de notre coeur peut rayonner sur toute l'histoire et sur toutes les galaxies... pourvu justement que nous entrions dans ce silence infini où l'on n'est plus qu'à l'écoute du silence éternel, où l'on s'échange avec ce Dieu caché en nous qui est la respiration de notre liberté, pour devenir avec lui une présence. Cette présence cachée, présence diaphane, est une présence réelle qui ne s'impose jamais mais qui est offerte à tous comme une invitation à découvrir cet immense secret d'amour caché au fond de toute conscience humaine. »

(MD-TP, pp. 165-166)

« *Alors glissa*

Parmi les feuilles sans bruit un petit bruit

Né du soupir même que le silence exhale. »

Ces vers de Keats séduisaient Zundel. Ils évoquent que les découvertes les plus intenses se font à pas de silence. Car il faut un espace de silence pour écouter le mystère de la création, le mystère de l'autre, le mystère de Dieu. Le tumulte, le bruit empêchent la vraie rencontre.

FRIBOURG ET NEUCHATEL 1919

« *En juillet 1919, le 20, à 22 ans et demi, j'ai été ordonné prêtre à Fribourg.* »

(CM, février 1967, p. 9)

Par les quatre années passées au séminaire diocésain de Fribourg sous l'unique et stricte discipline de St Thomas d'Aquin, Zundel acquiert une solide formation et une technique de pensée très rigoureuse. Il assimile et scrute à fond la Somme théologique pour en posséder vraiment la lettre afin d'en trouver l'esprit. Mais il cherche encore autre chose : un langage sur Dieu qui soit chaleureux, tout proche de l'expérience humaine, apte à rejoindre les hommes de son temps. Ordonné prêtre, il ne cessera de vouloir dire par les mots et par la vie le Dieu du coeur de l'homme, le Dieu qui peut passionner les hommes, parce qu'Il est la plus profonde lumière au fond de leur être.

« *Je ne crois pas en Dieu, je le vis !* »

(Cité dans CL-EP, p. 59)

« Etre prêtre, aujourd'hui, ce serait justement révéler l'homme à l'homme. Car faire l'homme, le construire, le créer, le délivrer de ses chaînes, le promouvoir à sa dignité, c'est cela révéler Dieu.

Il y a un témoignage que le prêtre peut rendre. C'est ce témoignage de la pauvreté intérieure, de la désappropriation de soi, de l'union profonde avec Dieu, de la transfiguration de l'homme libéré de lui-même et qui apporte aux autres, dans le respect et dans l'amour, la révélation de la grandeur humaine. »

(MD-TP, pp. 29-30.)

Pour Zundel, l'essentiel de la mission du prêtre - et du chrétien - c'est de vivre et de dire la vraie figure de Dieu et la vraie grandeur de l'homme. Dieu est l'amour éternellement donné à l'humanité, pour que les hommes répondent librement, ainsi qu'il sied dans l'amour. La grandeur de l'homme, c'est de déployer sa liberté comme un espace de don. Cela n'est possible qu'en le vivant. C'est pourquoi la foi n'est pas d'abord un ensemble de vérités que l'on possède et que l'on enseigne. Elle est avant tout une vie.

GENEVE 1919-1925

« *J'ai été nommé vicaire dans la ville de Genève et j'ai reçu une charge sur l'autre.* »

(UARH, p. 22)

« J'étais aumônier d'un pensionnat de jeunes filles et aussi d'un hôpital, je devais faire le catéchisme aux enfants, donner des leçons de doctrine chrétienne aux collégiens, aux étudiants de l'université et aider les pauvres. Enfin, j'étais accablé de travail, surchargé à n'en plus pouvoir. Souvent, je disais mon bréviaire à minuit et à 2 heures, et parfois à 4 heures du matin, je préparais mes classes. Je dormais peu, trop peu, deux heures ! Il fallait lire en toute hâte, en diagonale, sans aucune profondeur, les livres qu'il fallait réfuter. Je menais une vie activiste au suprême degré. J'étais accablé d'un travail insensé, impossible, où je me vidais de toute substance spirituelle, qui me mettait à bout de nerfs et m'obligeait à vivre à la surface. Vraiment c'était un surmenage absurde, une vie à vous casser le cou, ou plutôt ce n'était pas une vie, c'était fou. »

(UARH, p. 22)

« Je me souviens encore de mes leçons où je prouvais l'existence de Dieu avec des arguments et, au bout de cette classe, j'avais vraiment honte. Je sentais que c'était faux et malhonnête et que cela ne prouvait rien du tout, cela ne pouvait convertir personne. »

(UARH, pp. 22-23)

Zundel sentait bien que le fossé creusé entre les nécessités spirituelles de ses élèves et les réponses proposées par le catéchisme, conforme aux méthodes reçues du séminaire, s'élargissait. Ce furent ces raisons qui le décidèrent à repartir à neuf. L'important était de ne pas laisser le gouffre s'établir définitivement : il leur parla donc selon son expérience de Dieu qui est Amour. Il alla ainsi vraiment à la rencontre de son jeune auditoire.

(Cité dans CL-EP, p. 67)

« *Dieu n'est pas une invention, mais une découverte (à l'intérieur de soi).* »

(L. MASSIGNON, cité dans MD-HP, p. 84)

« Dieu c'est une découverte. Ceux qui l'ont faite savent que la religion est la vie même, la vie ouverte, la vie consciente d'elle-même, la vie dans sa plénitude humaine et dans son assomption divine. »

(MD-HP, p. 84)

« “Dieu n'est pas une invention, c'est une découverte.” Ce n'est tout d'abord et pour nous, ni un problème d'école, ni une tentative d'explication concernant l'origine du monde, ni une tentative de représentation regardant l'avenir, l'au-delà de la mort. C'est la conscience profonde du mouvement même de la vie, c'est une nécessité vitale. N'essayons pas d'administrer des preuves. Essayons de VOIR ce que les hommes font en vivant, ce à quoi ils attachent le plus de prix, ce qui donne sa plus haute valeur à la vie. »

(Introduction à RDI, p. 7)

Zundel avait tant aimé ses études classiques, et c'était pour lui une souffrance de voir que de jeunes esprits allaient en être privés par la nécessité de gagner très tôt leur vie matérielle : il fonde des « classes gardiennes » où les jeunes filles peuvent venir faire leurs devoirs, mais aussi jouer et chanter (« Le Foyer »). Il y ajoute des cours du soir de sténographie et de broderie. Les jeunes y apprennent aussi la valeur du silence, le goût de toute beauté dans sa simplicité. Il organise encore un cours où les jeunes sont initiés aussi bien à Virgile qu'aux Pères de l'Eglise, à Corneille et Racine comme à Verlaine, Claudel et Péguy. Les philosophes ne sont pas oubliés : de Platon à Maritain... Tout cet enseignement était fort sérieux. Et sa lecture était celle d'un inspiré. Voyant l'ignorance des jeunes gens et des jeunes filles, Zundel prend l'initiative de donner des cours d'éducation sexuelle, ce qui était fort étonnant pour l'époque.

(Cf. CL-EP, p. 66)

« Avec notre Père (M. Zundel), nous sommes parties à la découverte de la vie et du bonheur. Guidées par lui, nous avons fait une rencontre immense qui est l'élan et la lumière de notre vie. Nous avons tout demandé et tout nous fut donné. Ce sont les dernières paroles qu'il me dit avant de partir pour Rome et qui me bouleversent encore aujourd'hui : “Je vous ai tout donné.” »

(Témoignage d'Hélène Falciola, Mars 1982)

ROME 1925-1927

« *Doutant de mon orthodoxie, l'évêque m'envoie à Rome pour refaire ma théologie... »*

« Je lui ai demandé la permission d'aller à l'Ecole Biblique mais il me l'a refusée - l'Ecole de Jérusalem était alors suspecte - mais il m'a envoyé à l'Angelicum à Rome. C'était amer. A Rome, je me suis trouvé de nouveau étudiant du thomisme, le plus parfait et le plus profond. Tous les professeurs avaient la grandeur de s'effacer devant le grand maître. Et moi, pauvre étudiant, assis sur le banc, je me morfondais et j'écoutais encore "ad quid ergo" du matin jusqu'au soir.

Après six ans du ministère le plus passionné et le plus passionnant, le plus ardent, le plus zélé, ces deux ans étaient une terrible épreuve. »

(CM, février 1967, p. 10)

A Rome, Zundel se demande : « Sommes-nous bien ici sur le terrain de l'Evangile ? » tout en admirant la qualité de l'expérience mystique de St Thomas.

L'enseignement ne convenant pas à sa voie personnelle vers Dieu, il a l'honnêteté de se préparer non à une thèse de théologie, mais à un doctorat de philosophie.

(Cf. CL-EP, p. 84)

« *Chacun est appelé à rejoindre Dieu à sa manière, avec ce qu'il est. »*

« Il ne faut jamais envisager le christianisme sous un angle de rapetissement. Il n'y est jamais question de limiter nos ambitions à quelque chose de dérisoire, au contraire ! Ce qui nous est demandé, c'est de ne jamais vouloir moins que l'Infini, le véritable Infini. Ce véritable infini est au coeur de Dieu la flamme éternelle de la charité infinie. »

(UARH, p. 206)

Chacun est témoin du Christ à sa manière. Par les circonstances de sa vie, chacun est amené à communiquer plus particulièrement un aspect du mystère du Christ.

(MD-TP, p. 27)

« Tous n'ont pas la même fonction, mais tous ont la même mission. Tous sont responsables du Christ, tous sont appelés à le représenter et à le communiquer. Et dans ce sens, sous des aspects divers, tous sont vicaires du Christ. Sans doute je n'hésiterai pas un instant à m'agenouiller avec vénération devant le Pape en tant qu'il est l'indispensable sacrement de l'unité ecclésiale, mais cet agenouillement ne sera vrai, sincère et authentique que si je suis prêt à m'agenouiller avec la même déférence et la même foi devant le mendiant qui me sollicitera à la sortie de la basilique vaticane. Comme Jésus s'identifie à chacun, en effet, tous concourent à révéler son visage et peuvent, à ce titre, être considérés comme ses vicaires : les enfants de son enfance, les jeunes gens de son adolescence, les travailleurs manuels de sa vie artisanale, les malades de sa souffrance, les mendiants de sa pauvreté. »

(MD-TP, p. 27)

EXIL : CHARENTON 1927

« *J'ai échoué dans une banlieue de Paris...* »

(CM, mai 1969, p. 19)

« C'était un ordre rigoureux : l'exil de ma patrie, la solitude, la coupure définitive d'avec mon ministère... Paris, Londres, Neuilly, Jérusalem, le Caire... A Charenton, banlieue est de Paris, j'étais affecté à un poste de second vicaire, attaché principalement aux soins et aux comptes de la sacristie. Au bout de six mois, je n'en pouvais plus. »

(CM, mai 1969, p. 19)

« Mais les pauvres m'ont sauvé. Ils étaient pour moi le sacrement de Dieu. »

(UARH, p. 23)

« *On n'ose pas en déduire que le "désert" est toujours la patrie de l'esprit, mais on ne peut pas exclure qu'en l'abbé Zundel ces rigueurs aient contribué à ouvrir l'espace intérieur requis pour la "rencontre" de celui qui allait l'introduire dans l'intimité de Dieu : "la grâce des grâces, la présence de Saint François d'Assise".* »

(GV-LC, p. 27)

« L'incendie s'est allumé en moi. Saint François m'est apparu comme celui qui a eu la mission unique de chanter la pauvreté comme une personne et de voir en elle Dieu lui-même. »

(UARH, p. 23)

« *Dieu est Dieu parce qu'il n'a rien.* »

(MD-HP, p. 110)

« Saint François, c'est lui qui, sans le savoir, avec toute la sincérité de son ignorance des livres savants, des livres universitaires, c'est lui qui, dans son ingénuité, a pu aller au bout de cette image de Dame Pauvreté, c'est-à-dire de l'identité entre la Trinité et la Pauvreté. »

(MD-HP, p. 132)

« Combien j'ai peiné pour vivre la pauvreté de Dieu ! La notion de Dieu pauvre, je l'avais dans l'esprit mais pas dans le coeur, mais pas dans la vie. Combien j'ai peiné pour apprendre la pauvreté de Dieu, pour prendre la dernière place ! La pauvreté de Dieu devient tous les jours plus claire pour moi, tous les jours plus exigeante, c'est tous les jours à recommencer et à me convertir de nouveau chaque matin.

Il fallait tout changer, tout remettre en question, toute la Bible, toute la tradition, toute la liturgie, toute la morale chrétienne, toute la philosophie, toute la conception de la connaissance, de la science, de la propriété, du droit, de la hiérarchie, parce que c'était tout faire passer du dehors au-dedans, c'était tout faire passer sur un autre plan, sur le plan de l'amour, sur le plan de la liberté absolue.

Alors tout est changé : on est libre ! Davantage : on ne peut qu'être libre, et le seul devoir, c'est d'être libre, libre, libre, libre de tout, libre à l'égard de tous, libre devant Dieu qui est la Liberté même, libre d'abord de soi-même. »

« La seule liberté c'est d'être libre de soi-même. »

(UARH, pp. 24-25)

PARIS 1928-1929

« Par bonheur, les Bénédictines avaient besoin d'un aumônier. Je suis allé chez elles à la Rue Monsieur et j'y ai recommencé à vivre. »

(CM, mai 1969, p. 19)

« Je crois que c'est à cette époque que j'ai commencé à trouver ma pensée à moi. J'étais seul, je n'avais pas d'obligation de prêcher, alors je pouvais expérimenter sur moi-même toutes les mises en question qui se faisaient jour. »

(CM, mai 1969, p. 19)

A l'abbaye bénédictine de Saint-Louis-du-Temple, lieu de silence où se rencontraient tant d'artistes, Zundel fait la connaissance de Louis Massignon, arabisant, de Charles du Bos, écrivain et critique littéraire, qui restera son ami, d'Edouard Le Roy, disciple de Bergson et son successeur au Collège de France, qui le présentera à Henri Bergson. Zundel résumera l'impression que lui fit le maître par ces mots : « Très pur, très noble. »

Parmi les fidèles, il y avait encore Pierre van Der Meer, écrivain hollandais, Madge et Jean Mouton, Madame Adrienne Le Brun, directrice, qui demandera plus tard Zundel comme aumônier de l'Ecole de Lafayette, Pierre Janet, psychologue d'une grande finesse, le peintre Henri-Jacques Masson et tant d'autres personnalités, dont l'abbé Giovanni Battista Montini, futur Pape Paul VI, et Jean Guitton. Ce dernier, dans Journal de ma vie (1976) rapporte ces mots du Pape Paul VI : « Parmi mes compagnons chez les Bénédictines de la Rue Monsieur, il y avait l'abbé Zundel, que j'ai toujours tenu pour un génie, génie de poète, génie mystique, écrivain et théologien, et tout cela fondu en un, avec des fulgurations. »

(Cf. CL-EP, pp. 103-107)

« L'Eglise, ce n'est pas l'humanité qui cherche Dieu, c'est Dieu qui cherche l'humanité. »

(MD-TP, p. 8)

La mission de l'Eglise deviendra de plus en plus une mission silencieuse, une Présence d'une humanité rayonnante pour rendre un témoignage absolument pur, radicalement universel qui puisse atteindre le fond de l'âme sans jamais la limiter.

(Cf. MD-TP, p. 22)

« Plutôt que de louer l'Eglise et de la défendre, il importe de la “montrer” : dans la pureté divine de sa vie intérieure. [...] A la lumière qui éclaire son visage, au rêve de Beauté que reflètent ses traits, ce livre voudrait faire reconnaître en Elle : la Demeure de l'Esprit et l'Epouse du Seigneur. »

(PSL, p. 19)

Ces dernières lignes proviennent du premier ouvrage de Zundel, Le Poème de la Sainte Liturgie, qu'il écrivit dans l'atmosphère de recueillement, de silence, de liturgie de la rue Monsieur.

Zundel y voit l'Eglise non pas dans sa structure visible, mais dans sa dimension intérieure, qui est bien plus importante. C'est pourquoi, il faut montrer l'invisible, qui peut se refléter dans les hommes et les institutions malgré toute leur imperfection. Car cet invisible renvoie à Dieu, le Père, le Fils et l'Esprit, dont l'Eglise a mission de manifester la Présence, pour que les hommes y trouvent un chemin de sens et de bonheur.

« Le Poème de la Sainte Liturgie trouve en moi de telles résonances, que je crois bien que nul plus que vous n'a dû pénétrer dans la substance de ma poésie, au sens matériel et au sens spirituel qui se confondent souvent. »

(F. JAMMES, Lettre manuscrite à Maurice Zundel, cité dans Préface au PSL, p. 9)

LONDRES 1929-1930

« *Les Bénédictines de la Rue Monsieur ayant pris d'autres dispositions, les Assomptionnistes (Kensington Square) ont eu la grande bonté de m'inviter à Londres... »*

(CM, mai 1969, p. 20)

« J'ai pris l'*Apologia* de Newman et un dictionnaire, et de cette manière, j'ai appris l'anglais. »

(CM, mai 1969, p. 20)

« En suivant des cours à King's College, j'ai rencontré l'Anglicanisme. J'assistais à d'innombrables réunions de prêtres, d'évêques anglicans. Grâce à la carte d'un de ces ministres, Fynes Clinton, j'ai été reçu partout : conférences, offices de Westminster Abbey et St Paul's Cathedral. J'ai eu l'occasion d'être présent à un congrès anglo-catholique où on était venu de loin. J'ai vu des ordinations de ministres des différentes confessions.

A St Paul's Cathedral, j'ai rencontré l'évêque Gore, un homme profondément évangélique et le doyen Inge, moderniste, et aussi Spencer Jones, le fondateur de la Semaine de l'Unité, curé de campagne, un très saint homme. Ce fut pour moi une expérience très féconde et j'ai acquis une grande ouverture sur l'Anglicanisme. »

(Cf. CM, février 1967, pp. 11-12, et CM, mai 1969, p. 20)

« *La valeur est la puissance de rayonnement d'un être devenu lumière par une intime et volontaire transmutation.* »

(It., p. 68)

« Le poète Oscar Wilde nous a raconté dans *De Profundis* comment il dut son salut, son salut éternel à ce seul fait que le jour de sa condamnation, le jour où son déshonneur devint public, où toute l'Angleterre pénétra dans sa vie privée, où sa femme s'enfuit avec ses enfants en changeant de nom, en laissant ignorer à ses enfants, encore petits, qu'ils étaient ses fils. Il n'a dû son salut qu'à ce seul fait qu'un de ses amis, un seul, lui demeura fidèle et après la sentence infamante qui le frappait, vint le saluer en s'inclinant respectueusement devant lui. Ce n'était rien mais c'était tout. C'était lui faire signe qu'il n'était pas définitivement condamné, que l'avenir restait ouvert, qu'il y avait encore en lui quelque chose qui méritait un respect infini, et qu'il suffisait qu'il découvrit au fond de lui-même ce trésor caché en lui, pour que tout recommençât et qu'il recouvrît sa dignité première... Il avait suffi de ce geste, de cette nuance de respect et de l'amitié pour lui ouvrir toutes les portes de l'espérance et de l'avenir. »

(Cité dans CL-EP, p. 110)

Le sentiment de la dignité de l'homme était très fort chez Zundel. La dignité est cette valeur infinie que l'homme porte en soi dès sa naissance. Mais cette valeur, il a en même temps à la conquérir en réalisant par sa vie ce qu'il y a en lui de plus noble dans son intelligence et dans son coeur. C'est pourquoi devenir digne implique une sorte de transmutation du moi qui est appelé à devenir lumière en accédant à la clarté de l'intelligence et à la grandeur du coeur.

Pour être perçue, il faut que la dignité soit montrée. L'un des gestes humains les plus nobles, c'est précisément de donner à l'autre le sentiment de sa dignité et de sa valeur, en dépit parfois de toutes les apparences contraires, ainsi que le fit l'ami d'Oscar Wilde.

LA TOUR-DE-PEILZ 1930-1933

NEUILLY 1933-1937

« *Je suis retourné en Suisse, à La Tour-de-Peilz, aumônier au Pensionnat Bon Rivage et au bout de trois ans, je suis rentré de nouveau en France, à Neuilly, aumônier en second... »*

(CM, mai 1969, p. 20)

Après son séjour à Londres, Zundel trouve un petit emploi comme catéchiste dans un pensionnat de jeunes filles à La Tour-de-Peilz de 1930 à 1933. Puis, il devient aumônier aux cours Lafayette, un externat de jeunes filles à Neuilly, chez Mme A. Le Brun (qu'il avait connue rue Monsieur) de 1933 à 1937 et de 1938 à 1939.

Son petit travail d'aumônier lui laisse le loisir de rédiger des causeries pour Radio-Luxembourg, qui deviendront un merveilleux petit livre : L'Évangile Intérieur.

La recherche catéchistique qu'il conduit en faveur de ses élèves donnera lieu, en 1949 et en 1951, à l'édition de deux ouvrages, Recherche du Dieu Inconnu et Rencontre du Christ. Même s'ils se présentent sous la forme traditionnelle question-réponse, ces catéchismes sont très originaux. Ils embrassent l'ensemble de la doctrine chrétienne : la découverte du Dieu de Jésus-Christ (panneau Genève 1919 - 1925) et la vie selon l'Évangile.

« *Le bien n'est pas quelque chose à faire, c'est quelqu'un à aimer. »*

(RDI, p. 135)

« Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus souligne que la grandeur est au-dedans, que la valeur des actions vient de l'intention. La valeur des actions, c'est l'amour qu'on y met, ou plutôt l'amour que l'on devient pour entrer en contact avec Celui qui est amour !

Dans la même intention, enseignant le "Notre Père", Notre-Seigneur apprend à ses disciples à se tourner vers Dieu, non pas comme des serviteurs qui apportent ce qu'ils ont fait, mais comme des fils qui réjouissent leur Père par le don d'eux-mêmes.

Cette vérité : "l'intention, sous le regard de Dieu seul, fait la valeur des actions", a une importance infinie. Elle transforme notre existence. La vie intérieure décide du prix de notre vie, lui donne sa grandeur. C'est ce qui apparaît dans toute la personne de Jésus, avec laquelle il nous faut entrer en contact en relisant l'Évangile. »

(RDI, p. 136)

« Quel mot résume la morale ? "Être", ou "Sois" ("Deviens qui tu es"). »

(RDI, p. 16)

Témoignage d'Alliette Audra après une causerie aux jeunes filles des cours Lafayette à Neuilly :

« Monsieur l'Abbé,

Après n'avoir pu dire un mot ce soir, malgré la demande si large que vous faisiez à votre auditoire, je suis bien importune de vous écrire. Saisie tout à l'heure d'émotion par la grandeur du plan où les questions furent tout de suite posées, j'ai gardé un silence dont je voudrais que vous m'excusiez - tant il était plein du désir d'être rompu.

Je devais aussi vous remercier d'avoir dit à plusieurs reprises des mots que je demandais depuis si longtemps à Dieu de me faire un jour entendre sur Lui, de ces mots qui Le désignent sans Le nommer et Le font rencontrer ensuite dans le silence du cœur.

Vous avez parlé de "ceux qui n'ont pas la foi" selon le sens habituellement donné à ces termes, et dont la vie est un acte de foi. Vous avez parlé de ceux qui croient et qui le professent dès l'enfance - il est des heures où la foi qu'un être possède depuis l'enfance lui reproche de n'être encore qu'une petite semence alors qu'elle pourrait être un arbre avec son feuillage et son ombre.

Jamais, comme ce soir, ma foi ne m'a fait si fort ce reproche ; jamais peut-être, avant, je n'avais vu des voies aussi lumineuses s'ouvrir vers des vérités qui mènent à la Voie de la Vérité et à la Vie.

Cela je ne pouvais vous le dire en public, mais je ne pouvais pas non plus ne pas vous l'écrire. »

JERUSALEM 1937-1938

« *En 1937 je suis allé à Jérusalem... »*

(CM, février 1967, p. 12)

Son vieux désir est exaucé : Zundel peut enfin passer un an à l'Ecole Biblique de Jérusalem, encore suspectée en haut lieu. Là-bas, comme chaque fois, il s'adonne à l'étude et les nuits se raccourcissent singulièrement. L'univers biblique exige une connaissance avancée de l'hébreu et du grec. Il apprend de surcroît l'arabe qui ne tardera guère à lui être indispensable.

(GV-LC, p. 30)

L'Ecole Biblique est dirigée par les Pères dominicains. Zundel y rencontre des spécialistes de grande valeur comme les Pères de Vaux, Vincent, Abel, Benoît... Immense est l'émulation de tous ces chercheurs. Aussi une véritable frénésie d'étude va-t-elle posséder l'abbé.

(CL-EP, p. 125)

« *La Révélation n'est pas un discours, c'est une présence. Il ne s'agissait pas de prononcer le Sermon sur la Montagne, il s'agissait d'être le Sermon sur la Montagne. »*

(MD-HP, p. 119)

« C'est que, justement, la Bible toute entière, j'entends la Bible de l'Ancien Testament, doit être comprise comme l'expérience d'une *nuit mystique* , comme l'itinéraire d'une humanité en marche vers la lumière, mais qui chemine encore dans le tunnel de la nuit obscure, en projetant sur Dieu ses imperfections, ses limites, ses scories. La Bible est un livre sacré dans l'exacte mesure où elle est le véhicule inspiré de cet itinéraire spirituel à la fois ouvert et inachevé. Il importe donc de la saisir dans son mouvement et dans son aspiration vers le Christ et de la comprendre, pour en dépasser les limites inévitables, dans la lumière du terme auquel elle veut nous conduire. Il est à craindre malheureusement que, trop souvent, l'on ait pris les déchets et les scories d'une mue laborieuse pour la révélation de Dieu. C'est pourquoi il faut sans cesse le redire : la Révélation biblique de Dieu, c'est, filtrant à travers les vues nécessairement imparfaites, le jour qui s'anticipe dans l'attente, le jour du terme, le jour du pur amour auquel l'humanité aboutira en Jésus. »

« En Jésus tout est dépassé. C'est pourquoi il ne faut jamais lire l'Ancien Testament qu'à travers le Nouveau. C'est à travers le coeur du Seigneur qu'il faut lire tout cela en comprenant, comme on l'a dit magnifiquement que : “Une des plus grandes pauvretés de Dieu, c'est d'avoir accepté de se faire parole humaine !” ».

(MD-HP, p. 123)

« Le dernier mot de l'Evangile, c'est l'homme, parce qu'il n'y a pas d'autre sanctuaire de la divinité. »

(MD-HP, p. 126)

BEX 1939

« *Le reste de ma vie errante, je l'ai passé entre Paris, la Suisse, Assise et l'Orient...* »

(CM, mai 1969, p. 21)

A cause de la guerre, Zundel doit quitter Neuilly pour revenir en Suisse. Dépourvu de ministère, il reste à Bex, chez son ami le curé Heimgartner. Il écrit Ouvertures sur le vrai à « la chère mémoire de mon ami Charles Du Bos ». Resté inédit en raison de la guerre, cet essai sera publié en 1989 : cinquante ans après il garde une étonnante actualité ! Dans le même temps, Zundel doit faire face aux remous provoqués par la publication de son livre Recherche de la personne (1938) qui sera retiré du commerce sur ordre de son évêque, en raison surtout du chapitre intitulé l'« Amour Sacrement », où il développe des vues très belles et très réalistes à la fois sur l'amour et le mariage. Mais en ce temps-là, cela paraissait trop audacieux sous la plume d'un prêtre.

« *Apprendre, pour nous, c'est écouter, connaître, c'est naître, savoir, c'est obéir.* »

(RP, p. 75)

« La vie intellectuelle n'est pas un luxe, pas plus que la vie artistique ; elle est plus essentielle à la vie de l'humanité que la vie du laboureur parce que l'homme ne vit pas seulement de pain. Il ne lui servirait à rien de regorger de pain et de confort, si la flamme s'éteignait, si le foyer de la vie de l'esprit n'était plus alimenté, si les hommes s'étaient détournés de la parole de l'éternelle vérité. »

(MD-HP, pp. 51-52)

« Réduite à une formule, la vérité explicative n'est qu'une *Vérité-brique* offrant à une époque donnée une possibilité de construire l'univers ; vérité de *construction*, vérité d'ingénieur. Etant bien entendu que l'univers répond selon les questions que l'homme lui pose, c'est-à-dire à l'échelle déterminée par les instruments de calcul et d'expérimentation.

Il y a une autre vérité qui est la *Vérité-jour* et cette vérité est précisément celle qui est informulable. C'est une vérité qui ne peut s'apprendre. C'est une vérité qu'il faut *devenir*. On ne la connaît que lorsqu'on la devient. [...]

Nous ne sommes plus le même être quand nous nous trouvons en face de la *Vérité-jour*. Nous respirons enfin le climat de notre nativité, reconnaissant précisément à ceci cette *Vérité-jour* : qu'elle est notre libération. La *Vérité-brique* reste à la surface et comme en-dehors. [...]

Vérité-jour : libération.

Vérité-brique : construction.

Et bien entendu, si l'on n'a pas fait l'expérience de cette libération, cela ne signifie rien du tout. *Cela ne se prouve pas ; cela s'éprouve.*

Il y a des êtres qui sont capables de nous rapprocher du but, de la *Vérité-jour* : ce sont les génies et les saints. »

(MD-HP, pp. 64-65)

LE CAIRE 1939-1945

« C'est à Paris, pendant l'été de 1939 que j'ai rencontré Louis Massignon et Mary Kahil (archéologue) qui m'ont suggéré une visite en Egypte. J'ai donc pris le chemin de l'Egypte par un bateau italien : la guerre était déjà commencée. »

(CM, mai 1969, p. 21)

Au Caire, Zundel est accueilli au Carmel de Matariéh ; bloqué par la guerre, il y restera six ans. Ce monastère sera pour lui une véritable famille. Il assure avec bonheur un ministère intense auprès des jeunes (étudiants, scouts) et pour la première fois auprès d'universitaires qui enseignent. Il apprécie la qualité d'humanité orientale si riche que les pauvres eux-mêmes sont cultivés.

Lettre à son père - Matariéh, ce 17 octobre 1945 :

« Comme il s'agissait toujours d'enseigner, j'ai été obligé de renouveler sans cesse ma préparation. J'ai eu ainsi l'occasion de relire en grec tout le Nouveau Testament et le privilège de le commenter. Il me semble que ma foi s'en est beaucoup enrichie. [...]

J'ai écrit deux livres qui représentent pour moi une étape importante, bien que j'en sente tous les défauts, comme je suis chaque jour plus convaincu de mon immense ignorance. Je me suis beaucoup occupé des problèmes scientifiques posés par les nouvelles théories physiques, des problèmes de droit et d'économie et j'ai multiplié mes lectures dans tous ces domaines, sans jamais abandonner les études religieuses.

Ce que j'ai le moins fait, c'est hélas, d'étudier l'arabe. J'ai bien lu en entier le Coran dans cette langue, ce qui n'est pas un petit travail, mais je ne possède pas encore ce beau langage.[...] Je pense à toi avec un immense désir de te revoir. J'ai pour toi tant d'admiration et tant d'affection. [...] Quand je songe à tout le respect que Maman et toi avez toujours eu pour ma liberté, je sens pour vous une très vive gratitude. Maurice »

« De quel homme parlons-nous et de quel Dieu ? »

(Cité dans CL-EP, p. 156)

La rencontre capitale que Zundel fait en Egypte, c'est l'Islam. Il est immédiatement frappé par la « puissance religieuse extraordinaire de cette religion qui embrasse toute la vie et dont le message est porté, par des haut-parleurs, de toutes les mosquées, plusieurs fois par jour ». Il s'émerveille de voir les gens prier dans la rue, observer intégralement le jeûne du Ramadan.

(Cf. GV-LC, p. 31)

Il goûte les mystiques musulmans, notamment Hallaj. Cependant il demeure douloureusement confronté à la notion du Dieu islamique, non seulement unique, mais solitaire, immuable et lointain.

(CL-EP, p.149)

Il est confondu à l'idée qu'une si grande religion, dont la puissance embrasse la vie totale des croyants, ait pu renoncer à la vérité trinitaire de Dieu, et par suite soit resté fermée à l'Incarnation de son Fils.

(CL-EP, p. 154)

Dans l'immense nostalgie que ces faits entretiennent en lui, l'importance de la foi en la Sainte Trinité se renforce et anime sa prière.

(CL-EP, p. 155)

« Dieu est unique : nous le proclamons aussi fermement que le Judaïsme et que l'Islam. Mais Dieu n'est pas solitaire. Il n'a prise sur son être qu'en le communiquant dans les relations intra-divines qui constituent toute la personnalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il est comme une famille où tout serait absolument commun, où chacun serait lui-même uniquement par sa relation à autrui. [...]

Que signifie l'affirmation de la Trinité, sinon que Dieu est une éternelle circulation de vie et d'amour. Il faut en effet que Dieu ait par lui-même et en lui-même toutes les conditions de la sainteté, toutes les conditions, par conséquent, de la charité et de l'amour qui est le seul bien. Et puisque l'amour authentique tend nécessairement vers un autre, il faut qu'Il ait en lui-même l'autre à qui se donner. Le Dieu unique ne peut donc être solitaire comme un "Narcisse" à une échelle infinie qui gravite autour de lui-même et qui se repaît de sa propre grandeur. Le vrai Dieu est dépossession, dépouillement, dans une totale et éternelle communication. »

(MD-HP, pp. 129-130)

OUCHY - LAUSANNE 1946-1975

« *Je ne crois pas à l'action, je crois à la présence.* »

(CM, mai 1969, p. 23)

Revenu enfin dans son pays et son diocèse, à la faveur du nouvel évêque Mgr F. Charrière, Zundel sera pendant les trente dernières années de sa vie prêtre auxiliaire « attaché » à la paroisse du Sacré-Coeur d'Ouchy, grâce à l'amicale estime de son curé Mgr Ramuz. Le dévouement de cet « attaché » est inépuisable. Il est des dimanches où il est appelé à prêcher l'homélie jusqu'à sept fois avec des thèmes tous différents, et sans notes !

(CL-EP, p. 162)

Sa parole est flamboyante. Elle est authentique, parce que parfaitement accordée à sa profonde vie spirituelle. Elle est riche et séduisante, appuyée sur une immense culture. Surtout, elle dit l'homme et elle dit Dieu, avec une transparente conviction.

(MD-AS, p. 17)

Il mènera une vie nomade, donnant conférences et prêchant retraites en Suisse, en France, en Belgique, au Liban, en Egypte. Il écrit plusieurs livres dont : Croyez-vous en l'homme ?, Hymne à la joie, Je est un Autre.

Il vivra pauvre, donnant tout aux plus démunis, à cause du respect qu'il avait de leur dignité d'hommes.

« *La prière est l'exaucement de Dieu par l'homme.* »

(Cité dans CL-EP, p. 169)

« Jésus a prié les hommes et n'a pas été exaucé. » (Le Mystère de Jésus, § 55 - B. Pascal) Cette parole de Pascal peut ouvrir à la problématique du mal, à laquelle Zundel fut fort sensible. Il eut surtout à coeur de dire que Dieu est innocent du mal, qui provient d'un usage faussé de la liberté. Plus profondément encore, il dit que Dieu est mystérieusement la première victime du mal. Quand l'homme est défiguré ou se défigure, Dieu qui est présent à toute l'aventure de l'homme, s'en trouve lui aussi infiniment atteint. Mais la présence de Dieu vient apporter quelque lumière : le mal n'est pas le dernier mot. C'est la réconciliation, la vie ressuscitée qui parlent plus profondément encore que le mal.

« C'est toujours Dieu qui fait le premier pas, c'est toujours le don de Dieu qui suscite le nôtre, Dieu est toujours déjà là, c'est nous qui sommes absents, la prière est donc l'exaucement de Dieu par l'homme. »

(Cité dans CL-EP, p. 169)

« C'est pourquoi je suis infiniment gêné (“j'enrage”) quand j'entends dire : “Dieu permet le mal !” Mais non ! Dieu ne permet jamais le mal, il en souffre, il en meurt, il en est le premier frappé et, s'il y a un mal, c'est parce que Dieu en est d'abord victime. »

(Cité dans RH-QAMZ, p. 47)

Zundel avait fait au Caire une conférence sur le message de La Peste de Camus. Ce dernier lui adressa une lettre dont voici l'essentiel :

« J'aurais aimé pouvoir en discuter longuement avec vous [du problème du mal]... Je voudrais m'en expliquer un jour rigoureusement, et je trouverais alors une idée dans votre exposé. Dans tous les cas, l'esprit de sympathie avec lequel vous avez considéré mes efforts m'a touché plus que je ne saurais le dire. »

Et Maurice Zundel de conclure :

« Je pense que Camus, s'il avait pu vivre cette expérience [une expérience libératrice], s'il avait pu identifier le mal qui faisait si gravement problème pour lui, s'il avait pu l'identifier avec ce piétinement de Dieu, le piétinement du Bien Absolu dans la création et dans l'homme, en particulier, il aurait accepté, je pense, d'y voir en effet la réponse possible : c'est Dieu qui est victime, c'est Dieu qui meurt, c'est Dieu qu'il faut sauver. »

(Cf. CL-EP, pp. 195-198)

LE VATICAN 1972

« *C'est le 12 janvier que le nonce apostolique à Berne [...] m'annonça que le Saint-Père (Paul VI) me demandait de prêcher la retraite annuelle du Vatican au début du Carême. »*

(CM, mai 1972, p. 4)

« C'était là une responsabilité effrayante, et d'autant plus effrayante que le délai était si court ! La retraite devait commencer le 13 février ; elle fut reportée au 20 février. J'étais alors particulièrement chargé de ministères dont je ne pouvais me dédire. Il ne m'était donc pas possible d'écrire le texte des 22 instructions inscrites traditionnellement au programme de cette semaine de recueillement. Je devais m'en remettre à l'improvisation devant l'auditoire le plus auguste du monde. La crise qui trouble l'Eglise, en entraînant beaucoup de ses membres dans la vague d'universelle contestation qui déferle sur le monde occidental depuis Mai 68, était naturellement au premier plan de ma pensée. C'est de cela qu'il fallait parler, en dégageant les éléments positifs d'une remise en question, plus ou moins radicale, de la foi, des moeurs et des institutions avec lesquelles le christianisme catholique s'identifiait, jusqu'ici, avec une officielle unanimité. »

(QHGD, pp. 23-24)

A la fin de la retraite, le Pape dans son homélie dira : « Nous venons de suivre [...] toutes ces méditations si spirituelles, si profondes et, en même temps, si près de nous, si proches de notre expérience [...]. Mais plutôt que le ressort d'une dialectique ou d'une méditation discursive, il me semble que nous avons été invités à découvrir une méthode et à imprimer dans notre âme une attitude : celle de rechercher la profondeur des choses, de faire germer l'intériorité de ce que nous connaissons et vivons, à commencer par notre propre personne. »

(MD-AS, p. 18)

La retraite au Vatican sera publiée en 1976 sous le titre Quel Homme et quel Dieu ?

« *La plus grande découverte de notre siècle est peut-être celle de la personne. »*

(Cité dans CL-EP, p. 130)

« Le petit Henri (*Heinrich der Grüne* de Gottfried Keller) est l'enfant unique d'une femme devenue veuve, qui l'élève de son mieux, en lui vouant toute sa tendresse. A l'époque, il a 8 ou 9 ans. Il revient de l'école au déclin de l'après-midi. Son souper l'attend et il se met à table, en omettant, pour la première fois, de faire sa prière. Sa mère, supposant qu'il s'agit d'une distraction, le rend gentiment attentif à cette omission. Il feint de ne pas entendre. Elle insiste. Il se raidit dans une muette résistance. Alors la mère, sur le ton du commandement : "Tu ne veux pas faire ta prière ? - Non ! - Eh bien, va te coucher sans souper !" L'enfant, bravement, relève le défi et se couche sans mot dire. Au bout d'un moment la mère, prise de remords, lui apporte son souper au lit. Trop tard : depuis lors, le petit garçon cessa de prier.

Ce petit incident est lourd de signification. Il nous fait assister précisément, chez un enfant, à la prise de conscience de son inviolabilité. Il découvre qu'il y a en lui un domaine où sa mère ne peut pénétrer sans son aveu, un domaine qui lui appartient et dont lui seul peut disposer. »

(QHQD, p. 31)

C'est avec l'histoire du petit Henri que Zundel commença sa retraite au Vatican. Elle est au départ de la méditation sur la personne. La personnalité, c'est ce je unique et inviolable en lequel je suis constitué. Mais ce je est en même temps un appel et une exigence : celle de devenir pleinement homme, en développant ce qui est le plus noble et le plus grand en l'homme, à savoir l'intelligence et le coeur tout en même temps.

« Le privilège inaliénable de l'homme, toute sa grandeur et sa dignité, c'est précisément qu'il a à se faire et qu'il est dans cette création de lui-même absolument irremplaçable. »

(UARH, p. 226)

LAUSANNE 1975

« *Le très cher abbé Zundel est mort, le 10 août dernier. En apprenant la nouvelle, je l'ai revu tel que Juliette Du Bos l'a décrit : "... cette douce dignité, cette solennité et ce silence plein de miséricorde..."* J'ai senti aussi que m'enveloppait le merveilleux sourire dont il me gratifia tandis que, lors de sa dernière maladie, il s'efforçait de faire quelques pas dans un couloir de la clinique Bois-Cerf, à Lausanne. Le rayonnement de ce possédé de Dieu ne fait que commencer. »

(A. M. CARRÉ, *Je n'aimerai jamais assez*, Paris, Ed. du Cerf, 1988, p. 90)

Comme le Poverello d'Assise, « il n'avait rien à quitter, ayant déjà tout donné ».

(RH-QAMZ, p. 45)

« *Etre transparent pour ne pas empêcher la lumière.* »

(Cité dans CL-EP, p. 199)

Imploration

« La santé c'est la paix du corps, son silence.
Mais ce silence même peut être maladie et prélude à la mort.
Ah ! quels cris dans ma chair qui souffre !
Quel trouble dans mon coeur, quel chaos, quelle angoisse !
Que lourde est cette vie qui peine à se porter !
Entre le monde et moi l'alliance est rompue,
qui faisait de ma vie une source féconde et jaillissante.
Ah ! qu'il est amer ce désaccord qui la vient tarir !
Oh toi, qui tiens ma vie entre tes mains,
ne laisse pas cette souffrance me détruire
jusqu'à ce que tout soit consommé.
Toi, dont le silence est créateur,
dans l'excès de mes maux, ne laisse pas s'éteindre mon esprit.
Apaie mon angoisse par ta présence de lumière. »

(Poème en vers libres de M. Zundel pour la cantate de Frank Martin « Et la Vie l'emporta », 1974, dédiée à Zyma SA Nyon à l'occasion du 75^e anniversaire de sa fondation)

« Si je pouvais résumer toute ma foi, elle est là vraiment : je crois à cette Vie d'un Autre en moi, je crois au risque infini de Dieu, je crois à la tragédie éternelle de l'Amour crucifié, je crois à la fragilité de Dieu, précisément parce que, s'il n'y a rien de plus fort que l'amour, il n'y a rien de plus fragile. »

(Cité dans CL-EP, p. 185)

Et tout se termine dans le silence, où l'âme se recueille en Dieu. Car « il nous permet d'entendre, à la racine de nous-mêmes, cette "musica callada", cette musique silencieuse qui est, pour Saint Jean de la Croix, un des noms les plus émouvants de Dieu ». Et du silence naît la joie, « musique de l'assentiment à un bien qui nous comble ».

(MD-AS, p. 36)

RAYONNEMENT - TEMOIGNAGES

« *L'histoire humaine commence par notre initiative créatrice.* »

« C'est cela notre Dieu.
Non pas une menace,
non pas une limite,
non pas un interdit,
non pas une vengeance,
mais l'Amour agenouillé
qui attend éternellement
le consentement de notre amour
sans lequel le Royaume de Dieu
ne peut se constituer et s'établir...
Tout le contraire de ce que l'on imagine. »

Zundel a exploré tous les problèmes anthropologiques et théologiques à partir d'une clé, qui pourrait se dire ainsi : l'homme n'est pas, mais il peut être, s'il consent à se faire homme au niveau de l'esprit, de l'amour et de la liberté dans la rencontre - implicite ou explicite - de l'Autre qui l'accomplit. Dieu est Amour, Esprit, Liberté dans l'éternelle communication de soi, en soi et à la création. Chemin de libération pour l'homme, qui débouche dans la pauvreté. Pauvreté de Dieu, qui respecte et féconde la liberté de l'homme.

(MD-PT, p. 316)

« *J'ai connu Zundel et je sais celui dont je parle. Quand il s'exprimait, c'était comme une braise qui s'enflammait. Sa vie, dans le détail le plus ignoré de son intimité, était le garant le plus incontestable de sa pensée. Elle a tout entière été le commentaire le plus brûlant de ces mots de Pascal : "Jésus-Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là."* »

(RH-QAMZ, p. 67)

« *Si vif fut le feu de l'âme chez l'abbé Zundel [...]. Il insistait pour englober dans l'homme tout l'homme, son époque, sa science, sa culture, ses passions.* »

(B. GALLAND, *Prince des Marges. La Suisse romande en trente destins d'artistes*, Lausanne, Ed. 24 Heures et Bertil Galland, 1991, pp. 33 et 37)

« *A la question du péché originel, Maurice Zundel me répondit par cette phrase simple : "Le péché originel est le refus de se faire l'origine de ses actes".* »

(Témoignage du Dr Delacoste, Lausanne)

« Avec le père Zundel, j'ai eu la chance d'avoir été en contact avec un mystique à l'état pur. Il m'est arrivé de faire le voyage de Paris à Lausanne, où il vivait, rien que pour me confesser à lui. Au cours de cette heure de grâce, il m'était offert de participer à une vie contemplative exceptionnelle. Avec lui, on se trouvait en présence de quelqu'un... à mi-chemin entre Dieu et les hommes. Loin de moi l'idée de vouloir dire qu'il planait dans les nuages. Par sa personne même, on accédait, presque naturellement, au mystère de Dieu, à l'absolu. »

(ABBÉ PIERRE, *Testament*, Paris, Ed. Bayard, 1994, p. 59)

« Ici, rien n'est dit qui intérieurement n'est entendu, où l'acte de dire ne soit pas l'affleurement le plus intime d'écouter : ici il n'est parole qui ne remonte du sein d'un silence jamais interrompu. »

(C. DU BOS, *Approximations*, VII^e série, Ed. Corrèa, 1937, p. 252, cité dans F. DU GUÉRAND, *A l'écoute du silence*, Paris, Ed. Tequi, 1979, p. 39)

« Maurice Zundel a traduit les intuitions fondamentales du petit pauvre d'Assise en langage théologique et spirituel pour le vingtième siècle. »

(MD-PDS, p. 11)

LA PASSION DES LIVRES

« Les livres nous induisent au silence, qui est le maître des maîtres, puisqu'ils nous enseignent sans parler. »

(Cité dans CL-EP, p. 100)

« Les livres je leur dois cette conversation qui ne lasse ni ne blesse jamais, ce besoin de silence qu'ils nourrissent, ce tranquille bonheur qui n'est pris à personne, ce stimulant indispensable qu'ils ne cessent d'offrir à ma pensée, et, dans les heures tragiques, la présence de l'éternel, dont ils sont la quête et le signe. »

(Cité dans CL-EP, p. 100)

« Les livres nous rendent contemporains de tous les âges et de tous les génies, ils nous délivrent de notre insularité en nous initiant à d'inusuelles problématiques qui complètent et relativisent la nôtre et en nous confrontant avec d'autres mentalités, d'autres échelles de valeur, ils nous invitent à une salutaire autocritique. Ils ne forcent jamais notre attention, nous laissent libres de leur donner audience ou de leur donner congé. »

(Cité dans GV-LC, p. 176)

Toute sa vie, Maurice Zundel apprendra à écouter, à entendre, à voir, à regarder.

Un coup d'oeil aux rayons de sa bibliothèque, léguée à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, est très significatif à l'égard de l'éducation continue de son intelligence et de sa sensibilité. Parmi des centaines et des centaines de livres (plus de 3'500), il faut voir l'expression graphique de « cet émerveillement », de cette conversation entretenue page par page, alinéa après alinéa, ligne par ligne souvent ! Les marges y suffisent à peine : ce sont des interjections, des répliques, des réminiscences, des projets... des extraits jetés dans tous les sens avec le seul numéro de la page, et écrits dans des encres de couleurs différentes : un puzzle inouï qui permettait au lecteur de mémoriser les passages qui l'avaient frappé en les mettant en relation les uns avec les autres, dans l'ordre qui correspondait avec ses propres intuitions fondamentales, tout en étant fidèle à la ligne directrice de l'auteur.

Cette analyse objective très poussée nourrissait ses propres intuitions d'exemples constamment renouvelés, à la pointe de l'actualité, qu'elle soit scientifique, littéraire, politique ou religieuse !

(CL-EP, p. 100)

FLORENCE

« *Je me trouvais à Florence, dans la chapelle des Médicis... »*

(Cité dans CL-NEB, p. 13)

« Je vous raconte ma propre histoire, et je savais bien qui était Dieu, je le savais sur le papier, je savais très bien tous les théorèmes que l'on récite sur Dieu. Dieu c'était pour moi une obligation, c'était un devoir, c'était une espèce de religion cérémoniale qui se formule dans un catéchisme, mais je n'avais jamais éprouvé comme je l'éprouvai ce jour-là la Présence de Dieu comme une découverte que l'on fait au plus intime de soi. Et voilà donc la démarche, voilà la grâce extraordinaire qui m'a été faite ce jour-là, comme elle peut être faite d'ailleurs à chaque moment.

Je me trouvais dans la chapelle des Médicis... [...] Je sais très bien, et je le revivrai jusqu'à la fin de mes jours comme une découverte unique, je sais très bien qu'en regardant les œuvres de Michel-Ange, en me laissant parfaitement faire par elles, je sais très bien qu'à un moment donné j'ai senti que j'étais pris... j'étais pris par quelqu'un. Je me perdais dans un je ne sais quoi auquel je n'aurais pas pu donner un nom, ce n'était plus l'œuvre de Michel-Ange que je voyais : c'était à travers l'œuvre de Michel-Ange une présence. Cette présence dont parle Platon dans *Le Banquet*. Cette beauté qui n'a plus de figure, qui n'a plus de visage, qui n'a plus de main, qui n'a plus de nom, qui est l'horizon de toutes les œuvres d'art, qui est le désir de tous les poètes, qui est la joie de tous les musiciens, cette présence qu'il est impossible de nommer, qui nous envahit tout entier et que je sentais maintenant prendre possession de moi. Et je me souviens avec une parfaite netteté de l'impression que j'ai eue ce matin-là : c'était une impression d'immense liberté, liberté incroyable et inconnue jusqu'alors, la liberté d'un homme qui prend des vacances de lui-même, qui ne se souvient plus qu'il est là, qui ne se voit plus, qui ne se regarde plus, qui ne s'écoute plus, qui est perdu, perdu dans cette présence qui l'aspire, qui l'appelle, qui le remplit, qui le comble, et qui devient vraiment pour lui une respiration.

Et je respirais cette Présence, comme j'étais aspiré par elle, sans aucune espèce d'émotion débordante ! C'était parfaitement calme, parfaitement tranquille, tellement calme et tranquille que pas un mot n'est sorti de ma bouche : il était impossible de l'exprimer. J'étais pris à fond, jusqu'au plus intime de moi-même, et je sentais que j'étais engagé dans un dialogue et que c'était ça la vie. Il y avait là quelqu'un qui m'envahissait tout entier, qui me libérait de moi-même, et qui, en même temps me faisait entrer dans ma véritable intimité. »

(Cité dans CL-NEB, pp. 13-15)

« *Par l'art, la matière passe la matière.* »

(Cité dans RH-QAMZ, p. 35)

« Ce que l'on va chercher dans un concert, ce n'est assurément pas le bruit des sons, leur agencement, leur rapport, mais, finalement, le silence intérieur comme une vie, le silence comme une Présence où la liberté se respire. Quand nous sommes pris par une œuvre d'art, par une musique qui ordonne nos rythmes inconscients, quand nous sommes pris par une admiration, par un émerveillement qui nous saisit tout entier, nous décollons de nous-mêmes et, tout d'un coup, nous sommes - comme disait Ramuz - guéris de nous-mêmes pour un instant ; nous cessons de nous voir, nous cessons de nous regarder ; nous nous trouvons en face de X, que l'on n'a pas besoin de nommer, en face d'une PRESENCE à laquelle nous sommes suspendus, nous subissons l'incantation de cette Présence de la BEAUTE, jusqu'à ce point où, dans le silence le plus total de soi-même, nous devenons un pur élan vers la BEAUTE. »

(Témoignage de J. Bulliard, cité dans COLL., *Michel Corboz, ou la Passion de la Musique*, Lausanne, Ed. de l'Aire, 1981, p. 71)

LE SILENCE CREATEUR

« *La musique est le chant du silence.* »

« L'art est finalement l'un des aspects les plus merveilleux de l'histoire humaine. Et c'est par là qu'on devrait commencer l'Histoire. »

(Cité dans CL-NEB, p. 153)

« Je pense que l'art peut devenir un des éléments les plus précieux de notre Si nécessaire et Si urgente humanisation... Parce que l'art exige un effort qu'aucun intérêt humain immédiat ne vient soutenir... »

(Cité dans CL-NEB, p. 152)

« La Musique naît du silence et elle conduit au silence: du silence-de-soi dans l'artiste au silence-de-soi en nous-mêmes. »

(Cité dans CL-NEB, p. 150)

« *Dieu veut que tout en nous soit vie, liberté, noblesse, grandeur et joie.* »

(UARH, p. 138)

Dans le silence créateur de son génie, Maurice Zundel nous pose la vraie question :

« *Croyez-vous en l'homme ?* »

Croire en Dieu « peut n'engager à rien », mais croire en l'homme « engage à tout ».

« Je crois en l'homme :

si nous allons jusqu'au bout de cette affirmation,

si, du moins, nous essayons de la vivre,

il n'y aura besoin de rien ajouter,

car si je crois vraiment en l'homme,

“Je crois en Dieu” va de soi

puisque la grandeur humaine est toujours,

finalement, une transparence à Dieu. »

(MAURICE ZUNDEL, Extrait d'une conférence inédite de 1961)